

**Sur Genèse 18,1-10**

Dieu accueilli sous la figure de l'hôte : cfr Lc 9,48 ; Jn 14,23 ; Rm 12,11-13 ; He 13,12 ; Ap 3,20.

... Sans l'aide et la pitié de Dieu, nul ne saurait voir sa « face », car c'est lui-même qui se manifeste à un tel homme [pécheur repent] ; en tout cas, l'Écriture ne dit de personne qu'il a vu Dieu, mais c'est Dieu qui, est-il dit, se fait voir au juste.

Origène, in Chaîne palestinienne sur le Psaume 118, v. 58. b.

2. ... Remarque ce que signifie le tour même de l'expression : ils viennent « au-dessus de lui » et non pas « en face de lui ». Il s'était, en effet, soumis à la volonté de Dieu, c'est pourquoi le texte porte que Dieu se tenait « au-dessus de lui » (Gn 18,2). ...

Origène, Homélie sur la Genèse, IV, 2.

3. Mais voyons maintenant le contenu de ce qui suit. « Or Abraham lui-même, dit l'écriture, se tenait debout près d'eux sous l'arbre » (Gn 18,8).

Pour entendre des récits de ce genre nous demandons des oreilles circoncises car il ne faut pas croire que l'Esprit Saint a porté une extrême attention à écrire dans les livres de la Loi à quel endroit se tenait Abraham. En effet, à quoi cela sert-il, à moi qui suis venu écouter ce que l'Esprit Saint renseigne au genre humain, d'entendre raconter qu'« Abraham se tenait sous un arbre » ?

Voyons plus tôt quel est cet arbre sous lequel se tenait Abraham et où il offrait un repas au Seigneur et à ses anges. L'Écriture dit : « sous l'arbre de Mambré » (Gn 18,1). Mambré, dans notre langue, signifie « vision » ou « pénétration ». Comprends-tu alors en quelle sorte de lieu le Seigneur peut faire un repas ? La vision et la pénétration d'Abraham l'ont charmé. C'est qu'Abraham était pur de cœur, capable de voir Dieu (Mt 5,8). Dans un tel lieu, dans un tel cœur, le Seigneur peut venir faire un repas avec ses anges. Et puis, autrefois, les prophètes étaient appelés des voyants (1 S 9,9).

Origène, Homélie sur la Genèse, IV, 3.

Dieu parle à Abraham, lui promet que Sarah enfantera. Ensuite, trois hommes se présentent devant lui : il adore un seul, et le confesse « Seigneur ». Et ce Dieu précisément, qu'Abraham a confessé, promet qu'à la même saison il reviendra, et dit à Abraham que Sarah aura un fils. Cet « homme » qu'Abraham a vu, il l'adore comme « Seigneur » : il reconnaît là, en effet, le mystère de l'incarnation future (Gn 18,2-3). Une foi si admirable n'est pas restée sans témoignage, car le Seigneur a dit dans l'Évangile : « Votre père Abraham a tressailli en espérant qu'il verrait mon jour : il l'a vu, et a été comblé de joie » (Jn 8,56). Abraham a vu un homme ; cet homme promet qu'il reviendra à la même saison. Regarde maintenant l'effet de la promesse, et souviens-toi que c'est un homme qui a promis : que dit l'Écriture ? « Et le Seigneur visita Sarah » (Gn 21,1). Cet homme est donc le Seigneur, accomplissant ce qu'il a promis. Et ensuite ? « Et Dieu fit à Sarah comme il avait dit ». On l'appelle « homme » quand il parle, « Seigneur » quand il visite, « Dieu » quand il accomplit. Tu sais bien qu'un homme a parlé, puisqu'Abraham l'a vu et entendu ; et comment ignorer qu'il est Dieu, quand la même Écriture qui l'avait appelé « homme », le confesse « Dieu » ? Car il est écrit : « Sarah conçut et enfanta un fils à Abraham dans sa vieillesse ». Mais l'homme a dit qu'il reviendrait : crois qu'il est homme, celui qui est venu, mais qu'il est en même temps Dieu et Seigneur. Laisse-toi enseigner la foi : c'est le Seigneur Dieu qui est venu pour que Sarah conçoive et enfante. Dans la puissance de Dieu, l'homme a parlé ; dans l'efficacité de Dieu, Dieu s'est manifesté. Donc il se montre Dieu aussi bien quand il parle que quand il agit.

Hilaire de Poitiers, Sur la Trinité, IV, n° 27.

« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole ; et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure »

Jean 14,23.

« Voici, je me tiens à la porte et je frappe : si quelqu'un écoute ma voix et ouvre sa porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui et lui avec moi »

Apocalypse 3,20.

Abraham, prompt à recevoir ses hôtes, plein de foi en Dieu, plein de zèle pour servir, vit en figure la Trinité. Recevant trois personnes, adorant un seul Dieu. Respectant la distinction des personnes, il s'adresse à un seul Seigneur. Nul ne le lui avait enseigné, mais la grâce parlait en lui ; ce qu'il n'a pas appris, Abraham le crut, et mieux que nous qui l'avons appris.

Ambroise de Milan, De la mort de son frère Satyre, II, 96.

Le Seigneur exige de nous, non une table richement servie, mais une âme qui déborde de joie.

Jean Chrysostome

L'étonnant n'est pas qu'Abraham ait reçu des anges, mais qu'il les ait reçus à son insu ... Il est admirable d'avoir su accueillir avec tant d'empressement des hommes qu'il prenait pour de simples voyageurs.

Jean Chrysostome, 3<sup>ème</sup> homélie sur le mariage, 8.

Abraham a lavé les pieds du Seigneur, quand celui-ci lui apparut au chêne de Mambré ; mais c'était le serviteur qui lavait les pieds de son maître ; car il était juste que le serviteur lavât les pieds de son maître. Et si Abraham a lavé les pieds du Seigneur, ce n'est pas au Seigneur, mais à lui-même qu'il a rendu service ; c'était pour recevoir une bénédiction. De fait, pour pareil service, il reçut dans sa vieillesse un fils, né de son épouse stérile. Lorsqu'au chêne de Mambré, à midi, le Seigneur lui apparut, Abraham vit alors la préfiguration du mystère à venir.

Le chêne de Mambré désignait, en effet, la croix du Seigneur. L'heure de midi, c'était la figure du moment de la Passion, car c'est à la sixième heure que le Seigneur fut mis en croix pour le salut du monde, comme nous le lisons dans l'Évangile (Mt 27,45) ...

Donc, Abraham a lavé les pieds au Seigneur, mais il l'a fait pour son propre intérêt ; dans ce lavement des pieds, il s'est débarrassé de toutes les souillures du péché ; car laver les pieds de notre Seigneur purifie du péché.

Chromace d'Aquilée, Sermons, serm. 15, n° 1.

Abraham court accueillir ses trois visiteurs et insiste pour qu'ils acceptent de manger ; il hâte le repas de fête, et toute la famille s'affaire bruyamment aux préparatifs ; il lave les pieds de ses hôtes, comme s'il savait que le Seigneur, dont « il a vu le jour, pour sa joie » (Jn 8,56), ordonnerait un jour de « secouer la poussière des pieds » en témoignage contre les demeures inhospitalières (Mt 10,14).

Julien de Vézelay, Sermons, I, serm. XVI, 111-118.

Le geste est l'« adoratio » ou « προσκύνησις » qui était en usage dans l'antique orient comme acte d'adoration ou signe d'hommage dans le culte des dieux et celui du monarque ... Quand le divin fait irruption ici-bas, le souffle de sa puissance courbe l'homme, menace d'éteindre sa vie, et la créature s'écroule dans le sentiment de son néant. Involontairement, l'homme se fait petit ; il veut se soustraire à cette puissance extraordinaire. Dans son épouvante, il se jette le visage contre terre, en signe de soumission inconditionnelle.

S. Grün, Commentaire du Ps 95 (94), in Psautier chrétien, IV, 261.

À travers les récits de la Genèse, il est un trait commun qui devrait frapper aussitôt, c'est que Dieu, implicitement ou explicitement ici, quand il apparaît, le fait sous forme humaine. Celui qui se promène vers le soir au jardin d'Éden, celui qui ferme du dehors l'arche quand Noé y est entré, est évidemment envisagé sous des traits humains, tout comme les trois qu'Abraham a vus. Ce serait une grossière erreur que de ne voir là rien d'autre qu'une trace d'imaginaires primitives, vite abandonnées. La vision divine la plus grandiose, la plus cosmique, la plus spiritualisée aussi de l'Ancien Testament, celle d'Ézéchiël, comporte en son centre, dans l'éclat insoutenable aux regards des mortels, « sur la ressemblance d'un trône, comme une figure d'homme » (Ez 1,27). La tradition rabbinique postérieure l'atteste d'abondance ; il y a une part d'anthropomorphisme absolument inévitable dans la pensée juive sur Dieu la plus poussée vers la transcendance : Dieu, pour Israël, a un visage, et c'est comme un visage d'homme.

Ce qui nous étonne, habitués que nous sommes à penser Dieu dans des cadres hérités de la métaphysique grecque, n'est que la contrepartie d'une formule biblique que nous répétons sans mesurer toujours la part exacte de réalisme qu'elle renferme : « Dieu, nous dit la Genèse, fit l'homme à son image ».

Louis Bouyer, *La Bible et l'Évangile*, p. 143-144.

Le festin qu'Abraham offre à Dieu est déjà le premier fruit de l'alliance ... Il semble que l'homme soit revenu à l'état paradisiaque : Dieu et l'homme sont face à face et, pour ainsi dire, comme des égaux. Abraham peut montrer la révérence d'un oriental pour l'hôte, et Dieu, tout en parlant familièrement avec lui et en acceptant de s'asseoir à sa table, peut faire sentir qu'il est d'une autre nature, mais une certaine égalité règne entre eux ... L'homme qui parle à son Dieu s'adresse à lui avec une gentillesse exquise et YHWH lui répond avec une humble et douce simplicité.

Et, parce que le récit ne dit pas seulement l'ineffable intimité d'Abraham avec Dieu, mais une certaine égalité entre eux, ce récit est la plus belle prophétie de l'incarnation future ...

La Théophanie de Mambré est le témoignage de la plus haute expérience de Dieu dans l'Ancien Testament. Seul l'Évangile en donne la clé. C'est pourquoi elle reste isolée dans la longue histoire qui porte l'humanité vers Dieu ... Par l'hospitalité d'Abraham, Dieu revient habiter la terre, et la terre redevient le paradis de Dieu ...

Contrairement aux autres théophanies, ici Dieu se repose. Ce n'est pas l'homme qui monte sur la montagne, c'est Dieu qui descend vers l'homme et repose dans sa demeure : « Et le verbe s'est fait chair et il a planté sa tente chez nous ».

Aucune autre page de l'Ancien Testament ne nous parle de l'ère messianique comme d'un festin où Dieu et l'homme sont à la même table. Mais quand Dieu se fait homme, il prend aussi l'image d'un festin pour révéler la tendresse de son cœur divin. L'apparition de Dieu près du chêne de Mambré est la plus pure figure de ce que sera l'ère messianique, où Dieu et l'homme vivront une même vie. Il y a une différence : ici, ce n'est pas Dieu qui prépare le festin ... Dieu a voulu accepter d'Abraham nos pauvres choses, notre pauvre richesse, pour ensuite nous donner en échange la sienne.

Divo Barsotti, *le Dieu d'Abraham*, p. 223.

### Sur Colossiens 1,24-28

2. Cette part unique d'Anne, n'est-ce pas l'affliction temporelle de la sainte Église ? C'est cette part qu'il lui donnait, quand il disait : « Amen, amen, je vous le dis, vous pleurerez et vous vous lamenterez. Le monde se réjouira, mais vous serez dans la tristesse. » (Jn 16,20). C'est cette part qu'il lui donnait, quand il recommandait Paul à Ananie en disant : « Va, car cet homme est pour moi un instrument de choix. Il portera mon nom devant les nations et les rois et les fils d'Israël. Car je lui ferai voir tout ce qu'il devra endurer pour mon nom. » (Ac 9,15-16).

3. ... Il avait reçu de l'Époux une seule part, cet homme qui décidait de n'avoir d'autre fierté que la croix.

Grégoire le Grand, *Commentaire sur le 1<sup>er</sup> Livre des Rois*, I, 16, 2-3.

Les souffrances du Christ ne sont pas seulement chez le Christ ; et pourtant les souffrances ne sont que dans le Christ. En effet, si, par le Christ, tu entends la tête et le corps, les souffrances du Christ sont seulement dans le Christ ; si, par le Christ, tu entends seulement la Tête, les souffrances du Christ ne sont pas seulement dans le Christ. Car, si les souffrances du Christ étaient seulement dans le Christ en tant que la Tête seule, comment l'un de ses membres, l'apôtre Paul, peut-il dire : « Ce qui manque aux souffrances du Christ, je l'accomplis dans ma propre chair » (Col 1,24) ?

Augustin d'Hippone, Discours sur le psaume 61, n° 4.

1, 5. Vois le nombre de puits que contient la science de la nature ! ... Toutes ces réalités, dès lors qu'elles sont l'objet d'une science profonde, sont à juste titre appelées, au sens figuré, des puits. Tant que « le mystère du Christ demeura caché aux siècles et aux générations » (Col 1,26), la science de ces choses fut à juste titre appelé des puits ; mais quand, comme dit Paul, « Dieu par son Esprit eut révélé (le mystère) » (1 Cor 2,10) aux croyants, tout cela devint des sources et des fleuves, pour que la connaissance, désormais, n'en soit plus tenue secrète, mais s'étende à la multitude, qu'elle irrigue les croyants et les désaltère.

C'est pourquoi, je pense, le Sauveur disait à ses disciples que « celui qui croit en lui » et bois l'eau de sa doctrine n'est plus un puits ni une source, mais un surgissement « de fleuves d'eaux vives » (Jn 7,38). Car ce puits unique qu'est la parole de Dieu se transforme en puits, en sources, en fleuves innombrables, comme aussi l'âme de l'homme qui est « à l'image de Dieu » (Gn 9,6) peut avoir en soit et peut produire hors de soi des puits des sources et des fleuves.

1, 6. En réalité, les puits qui sont dans notre âme ont besoin d'un puisatier qui les creuse. Car il faut les nettoyer, les déblayer de tout ce qui est terrestre, pour que les canaux des pensées rationnelles que Dieu y a enfouies produisent des eaux courantes pures et sûres. Tant que la terre recouvre l'eau des canaux et obstrue le passage du courant, l'eau ne peut pas couler en eau pure. C'est pour cette raison qu'il a été écrit : « Les serviteurs d'Abraham creusaient les puits et les Philistins les remplissaient de terre et les bouchaient. » Mais Isaac, qui avait reçu l'héritage paternel, « fit à nouveau creuser les puits » (Gn 26,15) et les fit déblayer de la terre que l'inimitié des Philistins avait jetée dans les eaux. Nous avons aussi observé dans la Genèse, d'où il est clair que cette histoire a été tirée, que du vivant d'Abraham, les Philistins n'osèrent pas combler les puits ni jeter de la terre ; à sa mort, les Philistins relevèrent la tête et s'attaquèrent à ses puits ; Isaac cependant, dans la suite, les restaure et les remet en état.

Origène, Homélie sur les Nombres, hom. XII, 1, 5-6.

Il faut savoir maintenant comment les justes et ceux qui sont soumis à Dieu pourront entrer dans ce repos dont l'entrée sera fermée aux impies : il reste nécessairement aux bons une espérance, qui est refusée aux méchants. Si le Christ est le repos de Dieu, il en résulte que ceux qui seront dans le Christ seront aussi dans le repos de Dieu. Vouloir être dans le Christ, voilà l'aspiration que proclame l'apôtre : « Je poursuis ma course pour tâcher de saisir, ayant été saisi moi-même par le Christ » (Phil 3,12) ; et encore : « Je tiens tout désormais comme désavantageux, je regarde tout comme déchets, afin de gagner le Christ (Phil 3,8) ; et encore : « Béni soit le Père de notre Seigneur Jésus-Christ qui nous a bénis par toutes sortes de bénédictions spirituelles, aux cieux, dans le Christ ; c'est ainsi qu'il nous a élu en lui, dès avant la création du monde, pour être saints et immaculés en sa présence, dans l'amour, déterminant d'avance que nous serions pour lui des fils adoptifs par Jésus-Christ » (Eph 1,3-5). C'est que le verbe s'est fait chair : alors qu'auparavant nous étions séparés de son cœur par l'inimitié du péché, nous lui sommes maintenant réconciliés par son corps. C'est donc par l'union avec la chair qu'il a assumée que nous sommes dans le Christ <sup>1</sup> ; c'est là le mystère de Dieu caché en lui depuis les siècles et les générations et qui maintenant a été révélé à ses saints (Col 1,26) : dans le Christ nous participons au même héritage, au même corps, et nous

<sup>1</sup> Hilaire fait allusion à la fois à l'union du Christ avec la nature humaine par l'Incarnation est à notre union à lui dans le mystère eucharistique.

bénéficients de ses promesses (Eph 3,6). Tous peuvent avoir accès au Christ par cette union corporelle, s'ils veulent dépouiller le vieil homme, s'attacher à la croix, renoncer à leur conduite passée et s'ensevelir avec lui dans le baptême pour revivre : afin d'entrer en communion avec la chair du Christ, qu'ils crucifient leur propre chair avec ses vices et ses désirs mauvais. De cette façon il transformera nos corps pour les rendre semblables aux siens, il changera leur bassesse en la gloire de sa propre chair ; ceux qui émoussent toutes les pointes des passions, se purifient des souillures des plaisirs mauvais par le sacrement de la nouvelle naissance, qu'ils sachent bien qu'ils ne possèdent plus leur propre chair, mais celle du Christ.

Hilaire de Poitiers, Traité sur le titre du Psaume 91, 9.

1. ... Si le berger entre par la porte (Jn 10,9), et s'il est lui-même la porte (Jn 10,14), lui, le berger, il n'y a pas à hésiter : il entre en passant par lui-même. ... Il nous faut donc chercher comment c'est lui qui entre, et comment il entre en passant par lui-même. Notre Seigneur et Rédempteur est, avec la sainte Église rachetée par lui, un seul être, comme l'atteste Paul : « Je complète dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ, pour son corps qui est l'Église. » (Col 1,24). ... Quand donc parviennent à la vie les élus, ses membres, qui passant par lui font leur entrée vers lui, c'est lui qui passant par lui fait son entrée vers lui. C'est le seigneur qui dans ses membres fait son entrée, c'est lui la tête à laquelle lors de leur entrée parviennent ses membres (Eph 1,22). ...

Grégoire le Grand, Homélies sur Ézéchiel, II, hom. III, 1.

#### **Sur Luc 10,38-42**

On pourrait admettre avec vraisemblance que Marthe symbolise l'action, Marie la contemplation. Le mystère de la charité est ôté à la vie active si l'enseignement et l'exhortation morale n'ont pas pour but la contemplation : car l'action et la contemplation n'existent pas l'une sans l'autre. Il faut dire en outre que Marthe a reçu d'une façon plus corporelle la parole dans sa propre maison, en son âme, tandis que Marie l'écoutait de façon plus spirituelle en se tenant « à ses pieds » ...

Marthe peut aussi représenter la Synagogue qui vient de la circoncision et a reçu Jésus dans ses propres frontières, accaparée par les nombreuses cérémonies qu'exige la lettre de la Loi ; Marie est l'Église venue des nations, qui « a choisi la bonne part » de la « Loi spirituelle » (Rm 7,14), celle qui ne lui sera pas ôtée, « qui ne sera pas détruite », comme la gloire qui éclairait la face de Moïse (2cor 3,7) ; elle a choisi dans la Loi les quelques points utiles, et elle rapporte tout à l'unique commandement : « Tu aimeras » ...

Marthe peut encore représenter les fidèles venus de la Circoncision qui pratiquent les coutumes juives ; Marie, ceux qui sont « juifs dans le secret » (Rm 2,29), « cherchant les réalités d'en-haut, non celles de la terre » (Col 3,1-2).

Origène, Homélies sur Luc, fragment 72.

La vertu n'a pas qu'un seul visage, l'exemple de Marthe et de Marie nous montre dans les œuvres de l'une le dévouement actif et chez l'autre l'attention religieuse du cœur à la parole de Dieu. Si cette attention est unie à une foi profonde, elle est préférable aux œuvres elles-mêmes, ainsi qu'il est écrit : Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas enlevée. Efforçons-nous donc, nous aussi, de posséder ce que nul ne pourra nous enlever, en prêtant une oreille non pas distraite, mais attentive : car il arrive que même le grain de la parole céleste soit emporté, s'il est semé le long du chemin (Lc 8,5-12).

Sois donc, comme Marie, animé du désir de la Sagesse : c'est là un œuvre plus grande, plus parfaite. Que les soucis du ministère ne t'empêchent pas d'apprendre à connaître la parole céleste. Ne critique pas et ne juge pas oisifs ceux que tu verras s'appliquer à la Sagesse : car Salomon le pacifique l'a invitée chez lui pour qu'elle demeure avec lui (Sg 9,10).

Il ne s'agit pourtant pas de reprocher à Marthe ses bons services, mais Marie a la préférence pour s'être choisi une meilleure part.

Jésus a de multiples richesses, et il les distribue largement : la plus sage a choisi ce qu'elle a reconnu être le principal. Par ailleurs, les apôtres n'ont pas estimé préférable de délaissier la parole de Dieu et de servir aux tables (Ac 6,2).

Mais les deux choses sont œuvres de sagesse ; car Étienne, lui aussi, était rempli de sagesse et fut choisi comme serviteur. Donc, que celui qui sert s'en réfère à celui qui enseigne et que le docteur exhorte et anime celui qui sert. Car le corps de l'Église est un ; et si ses membres sont divers, c'est qu'ils ont besoin l'un de l'autre. L'œil ne saurait dire à la main : « je n'ai pas besoin de tes services », ni la tête, de même, aux pieds : « Je n'ai pas besoin de vous » (1 Cor 12,21) ; et l'oreille ne saurait nier qu'elle ne soit du corps.

Si certains membres sont plus importants, les autres sont cependant nécessaires. La sagesse réside dans la tête, l'activité dans les mains.

Le sage, dit l'Ecclésiaste, a ses yeux à la tête (Qo 2,14), car le vrai sage est celui dont l'esprit est dans le Christ et dont l'œil intérieur est levé vers les hauteurs.

Ambroise de Milan, Traité sur Luc, Livre 7, n° 85 et 86.

Quand Marthe le reçoit dans sa maison, cela signifie l'Église présente qui reçoit le Seigneur dans son cœur. Marie, sa sœur, qui était assise aux pieds du Seigneur et écoutait sa parole, signifie la même Église mais dans le monde à venir, où elle cessera l'œuvre du service de l'indigence et jouira de la seule sagesse. Marthe est donc occupée à un service multiple parce que l'Église s'exerce maintenant à de telles activités. Si elle se plaint de ce que sa sœur ne l'aide pas, cela donne occasion à la parole du Seigneur qui montre cette Église inquiète et troublée de multiples choses, alors qu'il y a un seul nécessaire auquel on parvient par les mérites de ce ministère. Mais il dit que Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas ôtée ; elle est la meilleure parce que, par elle, on parvient au but et parce qu'elle ne sera pas ôtée. Mais celle du ministère, bien qu'elle soit bonne, sera cependant ôtée lorsqu'aura passé l'indigence dont elle est le service.

Augustin d'Hippone, Questions sur les Évangiles, 11, 20.

Apprenez donc à être pauvres et à vous abandonner à Dieu, ô compagnon de ma pauvreté.

Augustin d'Hippone

Tout hôte qui survient sera accueilli comme le Christ, puisque lui-même doit dire un jour : « j'ai demandé l'hospitalité et vous m'avez reçu ... » (Mt 25,35). Aussitôt donc qu'un hôte sera annoncé, le supérieur et les frères s'empresseront de l'accueillir avec toutes les attentions de la charité. Tout d'abord, on priera ensemble et on prendra contact en se donnant le baiser de paix. On lira devant l'hôte la Loi divine pour son édification ; après quoi, on le traitera avec toute l'humanité convenable.

Si quelque moine étranger demande à être reçu comme hôte au monastère, on l'accueillera aussi longtemps qu'il le désire pourvu qu'il s'accommode simplement de ce qu'il trouve là. Si même, avec sagesse et une humble charité, il remarque quelque chose à corriger ou à signaler, l'abbé examinera dans sa prudence si ce n'est pas pour cela que le Seigneur l'a envoyé.

Règle de saint Benoît, ch. 53.61.

9. Les saints prédicateurs ont deux vies, l'active et la contemplative ; mais l'active précède dans le temps la contemplative, parce que c'est à partir de l'œuvre qu'on s'achemine vers la contemplation. La vie contemplative, par contre, surpasse en mérite la vie active, parce que celle-ci peine en se dépensant à l'œuvre présente, tandis que celle-là, par une véritable gustation intime, savoure déjà le repos à venir. Cela étant, la main ne désigne-t-elle pas la vie active, et l'aile, la contemplation ? Une main d'homme sous leurs ailes : l'énergie de l'œuvre au-dessous du vol de la

contemplation. Les deux femmes de l'Évangile, Marthe et Marie, en sont l'heureuse figure. « Marthe s'affairait dans un service empressé ; Marie, elle, était assise aux pieds du Seigneur, et écoutait ses paroles » (Lc 10,40.39). L'une s'appliquait à l'œuvre, l'autre à la contemplation. L'une s'adonnait à la vie active par le service extérieur, l'autre à la vie contemplative par le ravissement d'un cœur attentif à la parole. Or, toute bonne que soit la vie active, la contemplation est meilleure ; celle-là disparaît avec la vie mortelle ; celle-ci trouve dans la vie immortelle la plénitude de sa croissance. Aussi est-il dit : « Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas ôtée » (Lc 10,42). Puisque la vie active est d'un moindre mérite que la contemplative, le mot du texte est juste : *Une main d'homme sous leurs ailes*. Par la vie active, nous faisons du bien ; mais par la contemplative nous prenons vers le ciel le vol du désir. Aussi, dans Moïse, l'active est-elle appelée servitude, et la contemplative, liberté.

10. L'une et l'autre vie sont un don de la grâce ; cependant, tant que nous vivons près de notre prochain, l'une est pour nous une obligation, l'autre un libre choix. Un homme qui connaît Dieu peut-il en effet avoir accès à son royaume, sans d'abord œuvrer pour le bien ? On peut entrer dans la patrie céleste sans la vie contemplative, si l'on ne néglige pas de faire le bien dont on est capable ; sans la vie active, on ne peut y entrer, puisqu'on néglige de faire ce bien. Celle-ci est donc une obligation, c'est là un choix. Celle-ci est servitude, celle-là liberté. ...

Grégoire le Grand, Homélie sur Ézéchiël, I., hom. III, 9. – 10.

8. La vie active, c'est donner du pain à l'affamé, instruire l'ignorant par la parole de sagesse, remettre l'égaré sur la bonne voie, rappeler au chemin de l'humilité un frère qui s'enorgueillit, prendre soin d'un malade, dispenser à chacun ce qui lui est utile, et pourvoir à la subsistance de ceux dont on a la charge. La vie contemplative, c'est garder de toute son âme, sans doute, l'amour de Dieu et du prochain, mais aussi, laissant l'action extérieure, se reposer, s'attacher au seul désir de son Créateur, si bien que cesse toute envie d'agir, et que, tout souci rejeté, le cœur s'enflamme, impatient de voir la face de celui qui l'a fait ; alors on sait porter désormais avec tristesse le poids de la chair corruptible, et aspirer de toute sa ferveur à se joindre aux chœurs jubilants des anges, à se mêler aux citoyens du ciel, à jouir en présence de Dieu de l'incorruptible éternité. ... Si grande que soit l'amour dont elle brûle, si grande la vigueur avec laquelle sa pensée se tend vers Dieu, l'âme ne voit pas pleinement ce qu'elle pourra aimer, elle commence seulement à voir ce qu'elle aime. Comme l'a dit le très valeureux prédicateur : « Nous voyons maintenant comme par une vision confuse ; alors, face à face. » (1 Cor 13,12). Et : « Maintenant je connais partiellement, alors je connaîtrai comme je suis connu » (1 Cor 13,12). ...

9. Les deux vies sont bien symbolisées les deux femmes, Marthe et Marie, dont l'une s'empresait aux multiples soins du service, l'autre était assise aux pieds du Seigneur et écoutait les paroles venues de sa bouche » (Lc 10,40.39). Comme Marthe reprochait à sa sœur sa négligence à l'aider, le Seigneur lui répondit : « Marthe, tu t'affaires et tu t'empreses pour bien des choses ; une seule pourtant est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas ôtée. » (Lc 10,41-42). Voyez : la part de Marthe n'est pas désapprouvée, mais Marie est louée. Et le Seigneur ne dit pas que la part choisie par Marie est bonne, mais qu'elle est meilleure<sup>2</sup>, faisant entendre que celle de Marthe est bonne. Pourquoi la part de Marie est-elle meilleure ? Le mot qui suit l'explique : « Qui ne lui sera pas ôtée. » (10,42). La vie active, de fait, cesse avec le corps. Qui pourrait bien donner du pain à un affamé dans la patrie éternelle, où personne n'éprouve la faim ? Qui offrirait à boire à un homme assoiffé, là où personne n'a soif ? Qui ensevelirait un mort, là où personne ne meurt ? La vie active est donc ôtée avec le monde présent ; la vie contemplative commence ici-bas, pour se parfaire dans la patrie céleste, car le feu d'amour se met à prendre ici-bas, mais quand on verra celui qu'on aime, il s'embrasera davantage, ce feu ! La vie contemplative n'est donc pas ôtée, car lorsqu'est soustraite la lumière du monde présent, elle se parfait (cfr Gn 29,16-17).

<sup>2</sup> Grégoire le Grand utilisait la version latine du texte biblique, laquelle porte « optimam partem ».

10. Les deux vies, comme on l'a dit avant nous, ont été symbolisées par les deux femmes du bienheureux Jacob, Lia et Rachel. Lia veut dire « laborieuse », et Rachel « brebis » ou « vision de l'origine ». Or la vie active est laborieuse, puisqu'elle se fatigue à œuvrer ; la vie contemplative, simple, aspire à voir celui-là seul qui est « l'origine », celui qui a dit : « Je suis l'origine, c'est pourquoi je vous parle »<sup>3</sup>. Le bienheureux Jacob avait ardemment désiré Rachel, mais une nuit il reçut Lia (Gn 29,18-23), parce que tout homme qui se convertit au Seigneur désire la vie contemplative, aspire au repos de la patrie éternelle, mais ne peut se dispenser de faire d'abord dans la nuit de la vie présente les œuvres bonnes dont il est capable, de se fatiguer au travail, c'est-à-dire de recevoir Lia, de façon à se reposer ensuite dans les bras de Rachel, pour voir celui qui est « l'origine ». Rachel voyait, et elle était stérile ; Lia était chassieuse, mais féconde ; Rachel belle, mais inféconde (Gn 29,31-35). C'est que la vie contemplative est séduisante pour le cœur ; mais désireuse de se reposer en silence, elle ne procrée pas de fils par la prédication. Elle voit et elle n'enfante pas ; attaché à son repos, elle n'a pas la passion de rassembler les autres, il se sent impuissant à leur découvrir en prêchant tout ce qu'elle aperçoit au-dedans. Il y a par contre est chassieuse et féconde, parce que la vie active, tout occupé au travail, voit mal, mais allumant au cœur du prochain, tantôt par la parole, tantôt par l'exemple, le désir de l'imiter, elle donne le jour à de nombreux fils en vue de l'action bonne. Si elle n'est pas capable de la tension de lame dans la contemplation, elle est du moins capable d'enfanter des émules par ce qu'elle fait au-dehors. ...

11. L'ordre normal est de tendre de la vie active à la contemplative, mais il faut savoir qu'il y a souvent grand profit à se reporter de la vie contemplative vers la vie active ; l'âme toute chaude grâce à la contemplation, on vivra plus parfaitement la vie active. Celle-ci doit donc faire passer à la contemplative, mais la vie contemplative, elle, doit nous ramener parfois à une vie active que rendra meilleure ce que l'âme a saisi au-dedans. Jacob est revenu des embrassements de Rachel à ceux de Lia : même après la « vision de l'origine », la vie « laborieuse » qui œuvre pour le bien ne doit pas être complètement abandonnée.

12. La vie contemplative comporte une grande tension de lame qui s'élève vers les réalités célestes, dirige sa puissance d'aimer vers les biens de l'esprit, s'efforcent d'aller au-delà de ce que voient les yeux du corps, se contrains pour se dilater. Parfois elle triomphe et surmonte les résistances que lui opposent les ténèbres de sa cécité, jusqu'à atteindre à la dérober quelque mince rayon de la lumière sans limite ; mais repoussé aussitôt elle revient sur elle-même ; elles s'en allaient au-delà vers cette lumière en aspirant, elle retourne en soupirant aux ténèbres de ses yeux impuissants. L'histoire sacrée en propose un beau symbole, quand elle raconte la lutte du bienheureux Jacob avec l'ange. (Gn 32,24). ...<sup>4</sup>

Grégoire le Grand, Homélies sur Ézéchiel, II., hom. II, 8. – 12.

La tente d'Abraham est de toi [Vierge Marie] un présage très manifeste : car à Dieu le Verbe, venu habiter en ton sein comme sous la tente, la nature humaine a offert le pain cuit sous la cendre (Gn 18,6), c'est-à-dire les prémices d'elle-même à partir de ton sang très pur, cuites et transformées en pain par le feu divin, subsistantes dans sa personne, et servant vraiment de nourriture à un corps vivifié par une âme raisonnable et intelligente.

Jean Damascène, Homélie I sur la Dormition, 8.

Le Dieu de notre foi est un Dieu qui est venu à nous, dont l'amour est derrière nous et devant nous. Le Dieu de notre foi est celui qui ne cesse de nous être présent de tout son cœur : comme il était au commencement, maintenant et toujours.

C'est celui qui nous demande, plus que tout, notre abandon. Il a pris en mains nos vies, en nous créant, il les a reprises en mains en nous recréant par le baptême. Il nous demande de le laisser

<sup>3</sup> Ici encore Grégoire suit le texte latin, qui laisse entendre : « Le Principe, moi (je suis) qui vous parle », traduction du texte grec grammaticalement insoutenable, comme le précise la note de la Bible de Jérusalem en Jn 8,25)

<sup>4</sup> Nous ne pouvons qu'encourager le lecteur à lire intégralement toutes les Homélies de Grégoire le Grand sur Ézéchiel, éditées chez Sources Chrétiennes, Le Cerf, n° 327 et 360.

faire. C'est bien ce qu'il y a de plus essentiel dans la foi et dans l'espérance.

Il faut veiller à ne pas nous prendre au sérieux ; Dieu seul sauve, nous ne serons pas nous-mêmes le sauveur, ni pour nous, ni pour les autres ! Il faut laisser à Dieu le privilège de faire quelque chose avec rien ! On ne fait chrétiennement rien de grand que dans le détachement et l'humilité.

Robert Gueluy, À l'écoute de Dieu, 1962.

Marthe, debout, impatiente, accomplie selon la chair, choisit pour sa part de « donner » au Christ toute la moisson de ses gestes et de ses paroles selon la chair de l'homme, et demain, dans une stérile souffrance, elle enfantera le néant, enfant illégitime, avorté, accusant Jésus, accusant sa sœur devant qui elle se taira enfin, jugée par eux, accomplie dans la mort.

Marie, assise dans l'attente, pauvre selon l'esprit, choisit pour sa part de recevoir du Christ le germe, le grain de sa parole selon l'Esprit de Dieu et, demain, elle enfantera ce fruit, le Fils de l'homme et Fils de Dieu, enfant légitime, Seigneur de la terre et du ciel et UN, en qui elle parlera enfin, créera, chantera, rira, accomplie dans la gloire.

Marthe, enfermée dans un « faire », devient Marie, qui, ayant écouté, ne pourra pas ne pas engendrer !

Scribe, émerge de la chair et de la Loi.

Toi, Marthe, émerge du « faire » humain !

Le samaritain et Marie, voilà qui tu peux être si le Seigneur vient à toi et si tu l'accueilles.

Il y a ces deux hommes en toi, chrétien !

Il y a ces deux femmes en toi, paroisse, Église !

Sans la parole préalable, culte et mission ne sont qu'agitation décevantes. Le nouveau Culte, c'est la parole. La nouvelle Mission, c'est la joie éclatante de la parole reçue et redistribuée.

Édouard Stevens, homélie du 18 juillet 1971 à Glabais.

Une des plus grandes joies que vous puissiez faire à quelqu'un est de lui faire sentir que vous attendez quelque chose de lui, qu'il a quelque chose à vous apporter, à vous apprendre, à vous découvrir.

Cardinal Jean Daniélou

Ce qui différencie le comportement de Marthe et celui d'Abraham, c'est que ce dernier se donne tout entier, tandis que Marthe « se regarde » servir. La différence est apparemment infime : l'un accueille, l'autre accueille et le sait. Mais ce détail insignifiant, ce gauchissement à peine sensible révèlent une attitude intérieure exactement opposée ... et finalement, ce service, cet accueil généreux est détourné de son but. Ce n'est plus un don, mais l'occasion d'un retour sur soi, d'une prise de conscience de sa propre générosité : le mal gît à la racine.

Comment ne pas évoquer ici le mot terrible d'un vieillard à la religieuse qui le soignait : « Ma sœur, quand cesserez-vous de vous servir de moi comme d'un escabeau pour le ciel ? »

La vérité contenue dans ce reproche, nous pouvons la découvrir tous les jours. Nous sommes incapables de briser le miroir dans lequel nous contemplons avec complaisance notre sainteté grandissante. Nous croyons aimer, mais trop souvent nous ne faisons qu'admirer notre amour. Nous pensons faire le don de nous-mêmes, alors que nous prenons possession de ce don. Nous nous figurons servir l'autre et nous l'utilisons habilement comme un moyen à notre service : « Malheur aux pasteurs qui se paissent eux-mêmes » (Ez 34,2) ...

Si l'homme semble en définitive incapable d'agir de manière totalement pure, d'aimer sans retour sur soi, Dieu se révèle, par contre, comme celui qui ne se regarde jamais ; et le don de la promesse à Abraham illustre cette révélation d'un Dieu totalement tourné vers l'homme, d'un Dieu qui donne sans compter, sans se regarder donner.

De même, le Christ ne peut supporter d'être le moyen indirect par lequel Marthe juge Marie, il ne peut supporter d'être perçu comme celui qui accapare Marie. Et cela nous amène très loin : quand nous faisons de la « vie éternelle » le lieu où la créature sera toute centrée vers Dieu,

quand nous faisons de Dieu celui qui « accaparerait » sa créature, ne tombons-nous pas dans la même illusion ! L'illusion de croire que le don qui nous est fait est un don où Dieu reste le centre, où Dieu donne d'une main ce qu'il reprend de l'autre, alors qu'il s'agit d'un don où nous devenons centre au regard même de Dieu ; la promesse n'est pas : « Je te donnerai un fils », mais « Ta femme aura un fils ».

Nous pouvons saisir là toute la profondeur de notre péché qui est toujours de nous construire un Dieu à nos pauvres dimensions humaines. Nous n'acceptons pas que Dieu puisse aimer et donner gratuitement, sans contempler en nous le don qu'il fait : Dieu reste le centre, le pôle d'attraction ; il reste celui qui donne, il n'est pas celui qui se donne !

J. B. Dumortier, in Assemblée du Seigneur ...

À propos de Luc 10,42 :

Et nous, sauve-nous par ta main et viens à mon secours, car je suis seul et n'ai rien à part toi, Seigneur !

Esther (grec), 14,14 ou 4,17t ou C 25.